

Ilana RAMCHAR

Roxyane

Dijon - Novembre 1986

Il pleut.

Une eau froide qui claque sur la tôle de la voiture.

Une pluie insidieuse ou qui verse à torrents. Tous les nuages se vident en même temps sur cette route de montagne et les sommets encore enneigés semblent arasés, emplafonnés dans cette brume amassée à leur entour.

Dix jours plus tôt je voyageais en sens inverse sous un ciel bleu et un soleil étincelant de fin d'automne. Je partais pour plus d'une semaine d'exil. Une dizaine de jours d'hôtels, de conférences, de repas et de séances interminables de commissions. Je roule et il me reste des heures de route. Je m'éloigne de cette semaine de brouhaha confus. Mon amie, ma maîtresse, peut-être bientôt mon épouse, m'attend à l'autre bout de la nuit.

Un autre jour de pluie, une autre fin d'après midi, en plein orage, je l'ai abritée près de moi. Son attitude au bord de la route m'avait si bien amusé, que pourtant déjà loin, j'ai fait marche arrière pour l'inviter à se protéger de la pluie.

Ses cheveux fixent les regards. Abondants, ils descendent assez largement sur son dos. Fins et soyeux ils se plaquent déjà un peu sur son chemisier, mais je les imagine qui jouent avec l'air et ondulent comme les reins d'une femme que le plaisir bouscule.

Les deux mains réunies sur la tête, elle tente de préserver sa chevelure de l'orage. Toute occupée à cette tâche elle n'a pas vraiment vu que j'ai ouvert la portière et que je l'invite à venir s'asseoir un moment.

Je suis arrivé à temps. Le malheur n'est pas trop grand. Elle tourne les yeux vers moi, prend un peigne tout au fond de son sac et commence une séance que je contemple par saccade, dès que la route un peu plus droite me permet un coup d'œil.

Attentive à redonner à ses cheveux des plis et des courbures, aux reflets exceptionnels, elle n'a pas encore dit un

mot.

Aujourd'hui, cette coiffure m'étonne toujours. Autant que la simplicité de sa réponse ce jour là quand je lui ai parlé de la possibilité de la conduire jusque chez elle tant il pleuvait.

- Je vais vous emmener jusque chez vous. Ce serait dommage que la pluie abîme une si belle chevelure.

- Vous le voulez ? Je vous indiquerai la route à suivre quand il le faudra. Vous verrez comme c'est un peu spécial chez moi.

Et j'ai passé la nuit chez elle, dans son lit, après une sandwiches partie. Hélas ! J'arrivais pendant la mauvaise période de ses cycles. Je n'avais pas de chance, j'étais frustré et roulé. Mais je me consolais en me flattant quand même de mon pouvoir de séduction.

Au matin, quand le soleil vient éclairer la chambre, je comprends pourquoi, la veille, elle ne voulait pas de lumière. Aux murs, presque totalement recouverts, dessinés au fusain, des portraits d'hommes et de quelques femmes.

- Que pensez vous de ma tapisserie ? Je n'ai pas les moyens de m'offrir ce qui me plairait vraiment, alors je dessine.

Je ne sais quoi répondre. Je fais un peu le tour de la pièce. Faut-il que j'apprécie son talent qui me semble réel ? Faut il que je la questionne sur l'origine de ces portraits ? J'attends encore quelques secondes.

- Trouvez vous cela original ?

- J'avoue que cette manière d'habiller une chambre me surprend. Mais que représentent tous ces portraits ? Et pourquoi si peu de femmes ?

J'ai posé la bonne question. Elle a envie d'en rire et elle la souhaitait pour donner sa réponse.

- Je les dessine moi même d'après nature. Mon tableau de chasse en quelque sorte. Mes souvenirs d'une nuit. Les seuls que je pourrais revoir toute ma vie. Les seuls qui prennent une place dans une mémoire de femme.

- Où me placerez vous ? Près de la porte ou près de la

fenêtre ? Dois-je commencer à poser ?

Sa réponse totalement inattendue me vexe un peu. Aucune femme n'a eu avec moi une telle désinvolture. Je m'imagine brusquement en objet décoratif. Au fond je dois être un peu macho.

- Soyez tranquille. Vous n'aurez pas votre portrait.

Que va t elle inventer ?

- A moins que vous reveniez me voir et que je sois satisfaite de vous.

La pluie ne cesse toujours pas. Quelques jours plus tard je retourne la voir. Mais je n'ai pas droit au portrait. Mieux que cela je les décroche tous et les range dans un petit carton qui ne bouge plus de l'armoire de notre chambre.

C'est cette femme que je vais rejoindre et qui me rend déchirure le moindre moment que je passe loin d'elle. C'est cette femme qui ne vit que pour son plaisir qui m'attend et qui depuis ce jour ne dessine plus que des natures mortes.

Enfin, pas tout à fait. Elle dessine encore des portraits et des originaux qu'elle vend ou qu'elle expose. Roxylene l'artiste. C'est vers toi que je roule.

Je voudrais aller plus vite mais il n'y a pas d'autoroute. Que des chemins bordés d'arbres. Que des villages qu'il faut traverser. Que des promeneurs qui se traînent et que je ne peux doubler.

Je pense à ton corps qui a obsédé toutes mes soirées tant sa tiédeur me manquait. Et je me languissais toujours fort tard dans la nuit avant de m'endormir et de t'oublier. Je te serre contre moi. Tu es là. Je prends ta main à côté de moi. Je conduis seul mais je te sais assise près de moi et je te parle. Ma passagère fantôme.

Jusqu'à l'effondrement qu'apporte le sommeil je caresse tes seins à la chair tendre et chaude. J'embrasse ton téton brun, que ma langue et mes lèvres croquent tendrement. Je vais jusqu'à ton sexe au goût âcre. Je m'y promène et le fait vivre.

Je pense à l'un de tes tableaux dont j'ai tiré une photo que je garde toujours avec moi. Sur un paysage magnifique, contemplé depuis une colline, tu as dessiné en filigrane le portrait d'une femme. Et de ton tableau, si on prend la patience de le regarder quelques minutes, on n'aperçoit bientôt plus que ton visage.

Les yeux ouverts, je conduis, je serpente avec la route, mais je ne vois que toi.

Cette nuit tu effaces tous les décors. C'est toi que je regarde et que je crée devant moi. Je lis les panneaux, je m'arrête ou démarre aux feux sans y penser. Mon corps tranquille laisse mon âme et mon cœur se promener en toute liberté.

Tes yeux se ferment quand je pose ton visage sur mon épaule et je ralentis pour qu'il s'y appuie sans secousses. Je te murmure des "Je t'aime". Sur une de tes toiles imaginaire je dessine le visage de nos amours quand tu ouvres les yeux. Quand tu me souris. Quand tu t'éloignes un peu déjà mais que les souvenirs restent les plus forts. Quand ton corps vit les derniers frémissements de ton sexe.

Chaque "Je t'aime" éclate mon corps qui rayonne depuis le cœur comme une onde bleue de chaleur qui me griffe. Douleur qui se répand et se transforme en bonheur dès que je dis ton nom.

Roxyane. Tu résonnes dans la voiture. Ton nom prononcé à voix haute me revient d'un peu partout. Tu es presque là. Vraiment. Je suis fou. Je crée ton vrai fantôme de chair qui me harcèle et m'obsède.

Je n'en suis qu'à la première heure de route. Je regarde ma montre. A peine le quart de la distance. Je voudrais filer comme le vent. La voiture me brûle. J'ouvre la vitre pour que l'air frais m'apaise un peu. Je tends mon bras vers toi et tu me donnes ta main que je serre très fort. Le rêve. Encore le rêve.

Si tu savais comme je t'aime...

Cette nuit là nous sommes allés au cinéma. Pourquoi n'as tu pas voulu que je reste avec toi ? Je hurlais d'amour. Je ne pouvais plus dire un mot. J'avais mal. Où étais tu ce soir là pour ne rien voir ? Pour t'endormir si calmement ?

Je reste en bas de chez toi. Je regarde ta fenêtre, j'épie tes rideaux. Je crois toujours que tu va descendre pour me dire de te rejoindre. Je suis resté jusqu'au matin. Et là je te vois partir pour ton atelier. Je souffre à nouveau, aussi fort que quelques heures plus tôt. Mais je ressens aussi la vague déferlante du bonheur. Je te vois. Je te touche presque. J'attends déjà notre rencontre suivante.

Dans chaque village quelques lumières percent les volets derrière lesquels s'apaisent des amours ou veillent des gens que le sommeil n'atteint jamais parce que jamais personne ne frappe à leur porte.

Aux premiers temps nous nous aimions ainsi, le plus souvent chez toi, derrière des rideaux que tu fermais et puis je repartais. Tu n'avais rien à me dire, je n'appartenais à ta vie que temporairement. Des semaines passèrent avant qu'un jour de soleil d'hiver tu me gardes. Nous replongeons sous les couvertures, l'un contre l'autre, enlacés, allongés. Tendresse contre tendresse. Ta vie contre la mienne. Nous restons ensemble pour le calme du sommeil. Ensemble sans projets. Bien à deux. Et nous avons dormi.

Je vis mon premier réveil avec ton visage comme premier regard. Ai-je rêvé, de toi tout le temps ? Je crois ne pas avoir sommeillé. Je t'ai regardée, écoutée avant que tu t'éveilles. Je sens tes jambes et tes bras remuer, me serrer, me caresser. Je n'ose pas bouger. Et toi tu dors dans mes bras comme je l'attendais ou l'inventais si souvent quand je revenais de chez toi après l'instant d'amour.

Quand le jour paraîtra je sais que je verrais la mer et si le boulanger est matinal je t'apporterais des croissants. Leur odeur te plaît quand je les ramène encore chauds. J'ai changé de boulangerie bien souvent pour essayer de trouver les

meilleurs de la ville. La fraîcheur de l'air au moment du réveil te fait goûter un peu plus encore la chaleur du café et la tiédeur de la pâte blanche que tu brises entre tes doigts, silencieusement, pour entendre ses cris.

Je m'allonge près de toi et à ce moment là je te sais tout à fait avec moi. Dans ces minutes là je t'aime plus que je peux te le dire. Mon amour, mon désir, notre plaisir que tu cries, les as-tu ressentis ? J'ai peur quelquefois que le plus fort de nous même ne se transmette pas.

Roxyane que je veux tant voir ! Je dois m'arrêter. Je tremble. Je marche un peu. J'ai peur. Sais-tu que je t'aime ? J'ai peur. Toute ta vie avant moi m'assaille, m'étouffe. Je ne peux pas m'en dégager. Que peut mon amour contre le plaisir, le jeu, l'illusion, la légèreté de la vie ? Que peut l'amour contre le désir.

Je suis incapable de conduire. Mes yeux tremblent de larmes. Mes mains sont froides et blanches. Je ne sens plus rien. Que fais-tu en ce moment ? Es-tu encore chez nous ?

Roxyane. Je viens de hurler ton nom. Je veux que l'air vibre jusqu'à toi. Mais qu'est-ce qu'un cri d'amour quand il n'est pas celui de la jouissance.

Roxyane. Comment peux-tu occuper ma vie à ce point ? Qui suis-je pour cela ? Pourquoi moi ? Pourquoi cette inévitable promesse de souffrances tout simplement parce que je t'aime ?

Je n'ai pas chaud. Je marche un peu vers un hangar, à quelques dizaines de mètres de là. Roxylene. Ma Roxylene. Tu te rapproches encore de moi. Tu recommences continuellement en moi nos heures communes.

Ces instants si importants dans ma vie. Toutes ces heures où nous ne sommes que nous. Tous ces moments où nous faisons l'amour.

Mes mains te parcourent. Je cherche la seconde où ton corps vibrera, infiniment, petitement et je caresse le premier instant de ton premier tressaillement, encore timide. Mes doigts trouvent ton sexe, ses lèvres, le minuscule point rose qui

transmet à ton corps tout mon désir. Ton ventre, tes cuisses tremblent, se cambrent, rythment mes caresses, mes pressions. Nos lèvres se trouvent et tout ton corps bat au rythme qui t'habite. Mon corps cadence avec le tien. Nos langues s'appellent, se lèchent et se tiennent en un ballet continu de toi à moi.

Tes premiers cris précèdent les miens. Ta tête se renverse. Ton corps de plus en plus vite pousse ton ventre vers mes doigts qui te pénètrent et caressent la cavité si douce de ton sexe. Je le sens vivre, se contracter et appeler.

- Viens. Viens

Je te laisse encore me désirer. Mon sexe est raide, tendu à l'extrême. Je voudrais déjà que tu reçoives ma jouissance. Tu m'appelles encore.

- Viens. Viens.

Tu prends mon sexe et tu l'entoures du tien. La sarabande est à son comble. Nos cris se mêlent. Mon corps me pousse vers toi. Tu me cherches. Tu te colles à ma peau. La sueur qui ruisselle le long de nos deux corps nous unit plus encore.

Nous roulons sur le lit. Tes jambes se lèvent, se plient, attirent ton clitoris vers moi, pour qu'il s'écrase. Tu jouis de toute ton âme et de tout ton corps. A pleines mains tu prends tes pieds et tu achèves l'orgasme qui m'atteint aussi. Tu hurles ton plaisir. Je ne sais plus où je suis tant je t'aime.

Alors je sens couler en toi l'explosion de mon plaisir que tu reçois, que tu bois, que tu garderas. Nos corps s'apaisent un peu même si nos sexes restent prêts à l'amour. Je sens le tien qui m'enserme dans une caresse répétée, douce, qui chaque fois me traverse tout le corps. Je te presse encore. Je te dis des « Je t'aime ». L'amour reste en moi, s'amplifie et verse des larmes sous mes paupières. Je suis au delà du plaisir dans le bonheur absolu.

Tes lèvres me sourient et puis tes yeux s'ouvrent et me disent ton bonheur. Ton regard de ces moments là ne s'efface jamais et se niche depuis dans celui de toutes les autres

femmes que je croise.

Roxyane, mon amour. Je reste encore longtemps contre toi, ébloui. Etonné de cette force, de ce bonheur qui m'étaient inconnus.

Je n'aperçois plus la voiture. Je me suis perdu. Mes souvenirs sont si forts que j'ai marché sans voir où j'allais. Le ciel heureusement continue de se dégager.

Cet amour entre nous Roxylene, nous le fabriquons avec notre chair, chacun de nos mots, nos désirs les plus forts, notre force. Et pourtant ma Roxylene j'entre dans un bonheur qui ne s'accroche à rien. Ton corps contre le mien et mon sexe plongé en toi, m'entraînent vers les cieux où je ne retrouve que la sensation immatérielle du bonheur. Impalpable, indestructible, ce bonheur créé, plus rien ne peut l'atteindre. Il reste un point miracle qui revient de lui même ou que j'appelle en souvenir.

Je continue de marcher. J'entends des bruits, des chants, des cris. Il fait pourtant nuit, mais tout un groupe de jeunes hommes, qui fêtent leur proche départ pour le service militaire, viennent m'entourer. Excités, n'ayant rien à faire, un peu saoulés de vin, ils veulent m'entraîner avec eux, presque de force. Il me faut plus d'un quart d'heure pour m'en défaire. Ils me poussent, ils veulent trinquer. Et moi je suis fatigué. Je pense à toi. A ces dernières soirées avec mes amis quand j'ai hâte de solitude pour te parler à haute voix, seul dans la maison et libérer mon cœur qui me brûle depuis des heures quelque fois.

Une sorte de bonheur que cette solitude où tu viens, comme je te rêve. Une solitude avec toi, amoureuse, douce, sans toutes les griffes des ronces quotidiennes.

Trois voitures passent. Dans l'une d'elle un couple qui rentre de ses noces. Ils chantent et m'interpellent en passant. Une autre solitude rebondit. Des souvenirs me plongent dans le cœur. Des souvenirs d'abandon que je vis à chaque soirée, que tu prépares avec soin, pour que l'alcool et la danse te

donnent chaud.

Cette soirée, la dernière, juste avant mon stage, où les rocks et les disco n'en finissent pas. Cette soirée m'accroche tout au fond de moi. Je t'attends et tu ne quittes pas la piste. Je n'arrive pas à te prendre une danse. J'attends le slow. J'ai besoin de toi. Et tu dances avec d'autres. Ils t'invitent sans arrêt. Tu acceptes toujours et tu ne vois pas que je te désire, que je t'espère.

Il est loin cet autre jour, presque au début de notre vie commune où tu m'as pris pour une danse sans musique, en plein jour pendant que notre bain coulait. T'en souviens tu ? Je ne savais pas danser. Tu as su amener peu à peu ton corps contre le mien et j'ai dansé l'amour et le désir qui m'envahissaient. Ton corps me cherche. Nos ventres s'écrasent l'un l'autre. Le rythme de la musique absente bat à la cadence de nos caresses enlacées. Pourquoi t'es-tu arrêtée pour fermer l'eau ? Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. Je danse tout ton corps. Je rentre en toi. Des larmes de bonheur perlent sur la surface de mes yeux. Mon sexe se dresse, raide, tremblant. Je suis en toi corps et âme.

J'aperçois les premiers reflets de lune et de lumières sur l'écume des petites vagues. Je longe la côte. Je marche à tes côtés.

Nous allons loin. Nous sommes bien ainsi, à parler. Je te serre contre moi, mon corps frissonne presque continuellement de bonheur. J'ai dans mes bras ta vie qui me fait vivre. Je t'écoute. Je te raconte mes projets et en même temps je te dis que je t'aime. Mais tu n'entends pas cette voix permanente, silencieuse et tendre qui te parle constamment.

Ma voix silencieuse, qui sans arrêt caresse ton nom pour te dire que je vis bien avec toi. Cette voix qui fait que je ne suis presque jamais où l'on me voit. J'abandonne mon corps sur place pour qu'on me croie présent, et je pars dans une de nos ballades. Je n'écoute pas. Je réponds mécaniquement. Je te

dis des poèmes, j'écris les prochains que je te porterais et je te dis des milliers de « Je t'aime ».

T'ai-je raconté ce jour où je suis allé expliquer à des collègues venus de plusieurs régions, les nouvelles méthodes de classement que j'avais mises au point. Je les faisais presque toujours répéter leurs questions. Je n'écoutais pas. Tu ne me quittais pas. J'avais beau essayer, tu revenais toujours. Je revivais nos heures ou je vivais déjà le moment de te revoir. Et pourtant je voyais la salle.

J'étais tellement conscient de l'effet que je produisais que quelques minutes après la fin de cette séance j'ai fait venir un docteur pour simuler un malaise capable d'expliquer mon comportement.

Je suis ainsi Roxylene. Fou sans doute. Envahi par ton odeur, par le plaisir que nos amours distillent sous ma peau, hypnotisé par ton regard, par ce que tu es. Je tends souvent la main vers toi ou je caresse avec ma joue ton visage que je crois sur mon épaule.

Moi qui autrefois aimait à dire mes conquêtes et même celles que je n'avais pas menées à terme, je ne l'ai dit à personne. Ni même à toi ma Roxylene. Trois fois je t'ai trompée. Terme étrange. Trois fois j'ai cédé à mon désir, à celui d'autres femmes que toi. Trois fois ce plaisir m'a fait mal encore longtemps après.

Chaque fois Roxylene j'ai pleuré de douleur au moment du plaisir. C'était toi que je désirais et je m'en voulais d'être aussi faible. Je sais pourtant que ce n'était que du désir comme la faim de chaque jour. Animal étrange que je suis. Mais mon amour transforme toute ma vie. Même le plaisir a maintenant besoin de mon amour pour toi.

J'arrive ma Roxylene. Comme chaque fois nous ferons l'amour presque aussitôt. Nous dormirons un peu. Et puis je m'éveillerai. Et comme chaque fois depuis des jours et des jours ta chaleur sera ma première découverte de la vie et mon

corps vibrera de tendresse. J'attendrais que ma gorge se dénoue du bonheur qui l'étreint, je te dirais bonjour et te redirai que je t'aime.

Les premières minutes de la journée où je t'enlace dans mes bras, ton corps nu encore endormi, je les savoure en silence. Je les attends et j'y pense toujours avant de m'endormir. C'est le premier bonheur du jour.

Du bout de notre rue je ne devine encore aucune lumière. Tu ne dois pas encore être levée. J'entre sans bruit, j'ouvre la porte de notre chambre. Où es tu ? Peut-être dans la salle de bain ou déjà dans la cuisine. Endormie dans le petit salon ? Où es tu ?

Je ne trouve qu'un petit mot de toi :

« Comment te dire. Je n'ai pas vraiment de raisons à te donner, mais je le ressens profondément. Une sorte d'intuition. Je suis persuadée que tu ne m'aimes pas vraiment et que tu finiras par te lasser de moi. Alors depuis un mois déjà j'ai repris mes portraits pour tapisser ma nouvelle chambre ».

- Votre nom s'il vous plaît ?

Le lieu n'est pas très gai. Les peintures sont vieilles. Même l'enquête et les questions sont de routine.

- Votre prénom ?

- Roxylene.

Elle sait pertinemment qu'elle perd son temps. Il doit être parti et c'est tout. Ce n'est quand même pas rare pense t elle. De toute façon ce n'est pas un type à se suicider. Elle le connaît bien. Il sait qu'elle a besoin de jouer avec les gens. Probablement que lui aussi la fait attendre un peu. Il se venge gentiment d'elle.

- Il me reste à vous remettre une lettre déjà timbrée qui porte votre nom et votre adresse mais qui n'a pas été postée. Si vous possédez de nouveaux renseignements pouvant nous

être utiles faites nous le savoir.

- Merci.

Roxyane attend d'être sortie pour lire cette missive oubliée sur un bord de bureau d'une salle de police. Il ne lui faut que quelques minutes. Une larme lui vient aux yeux.

Elle dessinera son portrait et le suspendra avec les autres.

Peut-être valait il bien cela.

Novembre 1986